



Ethnoesthétique et mondialisation

par Claude-François Baudez, Jean-Hubert Martin et Louis Perrois

LE débat sur le futur Musée des civilisations et des arts premiers, réunissant au palais de Chaillot les collections du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie et celles du Musée de l'Homme, s'enlise dans une suite de clichés caricaturaux, si l'on s'en tient aux prises de position parues dans la presse. Les deux institutions ont vécu depuis les années 80 les soubresauts et la déprime de projets de rénovation non aboutis.

L'achat de la collection d'art du Nigeria de Barbier Muller par les Musées nationaux marque le premier coup de frein à cette indifférence. Depuis longtemps, des voix s'élevaient de part et d'autre en faveur d'un rapprochement des deux musées, mais on le savait impossible à cause de l'appartenance à deux ministères différents. Voilà qu'une volonté politique fermement affichée rend l'opération envisageable. Or, dès qu'on touche à des institutions, on dérange des habitudes et on déstabilise des pouvoirs bien établis. A entendre les lamentations des opposants au projet, on pourrait croire que tout allait pour le mieux et que le Musée de l'Homme tels qu'ils l'ont connu dans leur jeunesse n'avait besoin que d'un dépoussiérage et d'un coup de peinture.

Les enjeux du nouveau projet portent à la fois sur les fondements intellectuels et idéologiques de l'entreprise et sur la définition de la nature du musée. D'abord consacré exclusivement à l'ethnologie, le Musée de l'Homme traite l'objet sans hiérarchie, comme un témoin ou comme une pièce à conviction chargée de livrer un maximum d'informations sur les sociétés dont il provient. Cette conception scientifique, s'accordant à une volonté de lutter contre le racisme, était pionnière à l'époque, mais ne répond plus aujourd'hui aux questionnements engendrés par la mondialisation et l'évolution des idées.

Il s'est vu adjoindre entre-temps une chaire d'anthropologie biologique, puis, dans les années 60, un laboratoire de préhistoire. Comprenant les trois anthropologies – préhistorique, biologique et sociale –, il se trouve tiraillé entre les disciplines et des responsables aux intérêts divergents.

Ce que nous savons aujourd'hui de l'homme, de ses origines, de sa nature et de la diversité de ses cultures constitue un immense savoir, fruit de la recherche de ce siècle. Vouloir les intégrer dans une synthèse linéaire, au nom d'une conception déterministe de l'homme comme directement conditionnée par le milieu environnant, apparaît réducteur et contestable.

Les cultures sont aussi le résultat d'une liberté de décision des individus et des groupes. Une perspective de relativisme et de dialogue doit remplacer la condescendance qui dominait encore en 1937. La France était à la tête d'un empire colonial, alors que la mondialisation dans laquelle nous sommes entrés risque fort de la faire rétro-

grader dans la compétition pour les premiers rangs des puissances économiques. Le rayonnement de la culture française, que nous avons toujours tendance à placer au sommet du podium, pourrait suivre la même pente.

L'ethnologie, dans ses développements récents, n'est plus une science autoritaire qui décrit et reconstruit les sociétés à partir d'un point de vue strictement occidental. Elle fait de plus en plus appel à des intervenants des cultures lointaines pour leur donner la parole et créer ainsi une polyphonie. Le dialogue qui s'engage de plus en plus souvent avec eux influe sur la manière dont nous traitons et montrons les témoignages de leur savoir-faire et leurs œuvres.

Le déclin du Musée de l'Homme est dû en partie à l'orientation générale des études d'ethnologie vers les structures sociales et les mythes au détriment de la culture matérielle. Il est temps, à l'occasion de ce regard renouvelé, de lui restituer sa place dans la recherche et dans l'enseignement au sein du futur musée, pour lui conférer l'indispensable caractère pratique que fournit le contact avec les objets. Les études les plus avancées d'ethnologie se sont dans le même temps déplacées vers les universités.

De son côté, l'art a connu une évolution considérable dans les trente dernières années. André Malraux mettait avec le Musée imaginaire tous les arts sur un pied d'égalité et discernait le titre d'œuvre d'art, valeur suprême de l'humanisme occidental, à des objets de culte, qu'ils fussent occidentaux ou non. Dans ce contexte, il opéra la mutation du Musée des colonies en Musée des arts d'Afrique et d'Océanie. Depuis sa création, celui-ci a cherché sans succès à établir des liens de collaboration durable et d'échange avec le Musée de l'Homme.

Au même moment, la notion d'art explosait radicalement. La représentation naturaliste avait volé en éclats dès le début du siècle. Ce sont alors les techniques traditionnelles (peinture et sculpture) qui sont remises en cause au profit d'une infinité de procédés et méthodes inédites. Le nouveau regard jeté sur des objets longtemps qualifiés d'ethnographiques, à la faveur de l'ouverture du champ artistique, entraîne une évolution du goût qui les fait passer dans la sphère esthétique et dans le domaine des collectionneurs. Les objets-reliques, les ex-votos, les charges magiques, les ossements, les matières organiques, les bandages et les nœuds sont monnaie courante dans l'art contemporain et doivent beaucoup à l'impact visuel des objets rangés dans les vitrines des musées d'ethnographie.

Les deux perspectives, ethnologique et artistique, sont complémentaires, d'autant qu'elles s'appliquent de plus en plus aux mêmes objets. Rien ne s'oppose plus à ce qu'elles collaborent étroitement. Une histoire des arts africains et océaniens se met lentement en place, là où elle le peut. Elle est le

plus souvent le fait des ethnologues et des archéologues. On n'a par ailleurs jamais vu de conservateur de musée d'art qui ne se préoccupe pas de l'origine précise des objets, de leur sens et de leur usage.

Mieux encore, le projet fait naître l'espoir de voir se développer une anthropologie de l'art qui restitue, grâce à l'étude des objets et des conditions de leur création, des connaissances sur le comportement humain, individuel et en groupe, sur sa nécessité à traduire par des signes la relation aux autres et à l'environnement. Il y a là un

disparues ou vivantes d'Amérique, d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. Il fera vivre les objets en les offrant au regard des visiteurs – spécialistes ou grand public – sans céder à la démagogie du parc d'attractions pour enfants. Le plaisir de la connaissance et le plaisir des sens y seront étroitement liés.

Toute présentation induit une interprétation qui doit éviter l'exclusive. La muséologie, pratique théorisée des conservateurs, faisait défaut aux universitaires responsables du Musée de l'Homme. Toujours préoccupés de privilégier l'objet, les conservateurs butaient

Le débat n'est plus tant entre ethnologie et art, mais bien entre des conceptions surannées de ces deux domaines

terrain d'investigation presque vierge et difficile à appliquer à l'art occidental à cause du poids de l'histoire et des références. Il n'est pas exclu que, par des études de ce type, on puisse dans l'avenir procéder à des rapprochements féconds entre arts occidentaux et non-occidentaux, jusque là négligés.

Le Musée des civilisations et des arts premiers du Trocadéro sera consacré aux cultures matérielles

jusqu'à présent sur la concurrence visuelle entre les objets et les textes, univoques ou autoritaires, qui les expliquaient. Le CD-ROM, avec son énorme capacité de stockage de textes, mais surtout d'images et de films, fournit un extraordinaire instrument de consultation au visiteur. Il y trouvera des réponses à ses questions et des films montrant l'objet en usage dans son contexte culturel.

Les galeries permanentes du futur musée pourraient être de trois ordres. La galerie principale montrerait les différentes cultures par zones géographiques en puisant dans les collections d'environ 400 000 objets. La volonté encyclopédique se déploierait dans la mesure où les collections le permettraient en quantité. Un musée n'est pas un livre. Un parcours majeur et rapide permettrait de voir les pièces essentielles sur le plan esthétique, historique ou de la rareté. Des salles adjacentes montreraient des objets moins prestigieux et des séries pour les ancrer dans leur histoire et leur civilisation.

Une deuxième galerie présenterait l'histoire des échanges entre l'Europe et les cultures rencontrées au cours des cinq siècles de l'ère planétaire, ainsi que l'histoire du regard porté par l'Occident sur ces objets à travers des reconstitutions des types de collections qui les abritaient (cabinet de curiosités, cabinet d'histoire naturelle, musée d'ethnographie et atelier d'artiste).

Une troisième galerie serait consacrée à des expositions de longue durée d'ensembles ou de thèmes résultant de recherches effectuées sur les collections. Elle permettrait de montrer par rotation l'énorme collection du musée et donnerait lieu à des mises en

scène très variées issues des travaux les plus récents effectués par les chercheurs.

Lieu dynamique et vivant, le musée offrira un programme régulier de films, de concerts, de spectacles de danse et de théâtre, ainsi que des conférences et débats. Ils autoriseront une discussion permanente et éviteront une interprétation univoque des objets.

Le débat n'est plus tant entre ethnologie et art, mais bien entre des conceptions surannées de ces deux domaines. La vie des institutions dépend de leur capacité à se renouveler. On peut retrouver l'esprit des fondateurs du Musée de l'Homme à condition de ne pas s'accrocher à la problématique et aux formes qui présidaient à cette époque. Il incombe à une nouvelle génération de professionnels, conservateurs et chercheurs de mettre en œuvre l'alliance de l'art et de la science, le subtil dosage entre la sensibilité et la connaissance.

Claude-François Baudez est archéologue et historien de l'art, américaniste (CNRS).

Jean-Hubert Martin est directeur du Musée des arts d'Afrique et d'Océanie.

Louis Perrois est ethnologue, africaniste (Orstom).

Faites prendre l'air
à vos collaborateurs
et...

AU COURRIER DU « MONDE »

RÉVEILLEZ-VOUS, MONSIEUR TRICHET !

« La France est très bien placée, nos taux d'intérêt parmi les plus bas, notre compétitivité remarquable. Et pas plus tard qu'avant-hier, à New York, les Américains nous en complimentaient. Quel dommage que les Français ne le sachent pas ou ne veuillent pas le reconnaître ! »

Voilà ce qu'a entendu, samedi 19 octobre 1996, le public venu en nombre écouter à la Sorbonne M. Trichet, gouverneur de la Banque de France, sur le thème : « Ce que la monnaie unique va changer ». L'auditoire était-il donc

ces problèmes qui, comme chacun sait, sont totalement désincarnés... Il est clair que M. Trichet, satisfait des satisfecit, se contente, lui, de ce monde « qui n'est pas parfait ». Moi, non. Et quelques millions d'autres non plus.

Monsieur le gouverneur, ce n'est pas faire preuve de pessimisme, mais de réalisme et de bon sens que de vous dire avec autant de vigueur, qu'il est temps, grand temps, que vous et tous les autres, compétents certainement, mais aveugles et sourds, vous leviez les yeux sur le monde, c'est-à-dire sur les hommes et les femmes qui, à